

EN DIRECT...

...de l'École Normale supérieure de Tunisie

l'enseignement de la géographie dans les pays tropicaux

Après avoir enseigné sept ans à l'Université de Madagascar, Gérard Mottet, Maître de conférence de géographie, actuellement professeur à l'École Normale Supérieure de Tunis, veut tirer quelques enseignements de son expérience tropicale, en matière de pédagogie de la géographie. Il suggère quelques idées générales pour les trois ordres d'éducation, primaire, secondaire et supérieur, en souhaitant qu'à ces trois niveaux, l'enseignement de la géographie contribue à réconcilier l'homme avec son milieu d'origine. Il souhaite aussi que sa discipline permette d'ouvrir l'homme des tropiques au reste du monde sans pour autant lui faire perdre son identité culturelle.

Par l'évolution quantitative et qualitative de ses méthodes, la géographie peut contribuer valablement, au niveau de son enseignement comme de ses réalisations et de ses thèmes de recherche, au développement des pays tropicaux. On s'efforcera, dans les lignes qui vont

suivre, de donner quelques idées et quelques exemples de cette contribution, en souhaitant que celle-ci aille en s'amplifiant et en s'améliorant. Pour cela, il semble bien que la condition primordiale à remplir soit que cet apport de l'esprit géographique au développement soit le fait de nationaux eux-mêmes. Des espoirs certains d'une évolution dans ce sens existent, en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Il convient de les aider à se concrétiser dans les années à venir.

ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE ET DÉVELOPPEMENT

Si l'enseignement de la géographie devait se limiter à l'apprentissage théorique d'un programme même bien conçu, il est évident que son impact humain et économique serait quasi nul. Au contraire, la ma-

tière enseignée serait ressentie une fois de plus comme un apport extérieur au milieu d'origine de l'élève, un travail obligatoire par lequel on doit passer pour, précisément, quitter ce milieu. En fait d'aide au développement, cet enseignement n'aurait fait qu'accroître les deux maladies tenaces des pays pauvres : la désorganisation de la vie rurale et sa conséquence, l'urbanisation déséquilibrée par le chômage. C'est d'autre chose qu'il doit s'agir.

GÉOGRAPHIE ET ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Il faut dès maintenant en convenir : c'est d'abord au niveau primaire que doit être pensée toute participation d'ordre pédagogique au développement. C'est là, en effet que se trouvent le plus souvent les masses les plus importantes de population, celles qui constituent

la base, le tissu fondamental, l'âme, le support de la grande majorité des pays tropicaux. Donc, en toute logique, toute action d'adaptation pédagogique doit commencer par elles et pour elles. Y compris et avant tout en ce qui concerne la géographie.

Alors, c'est peut-être là dans le village sahélien, dans la grande forêt sempervirente, dans la rizière, les montagnes, les lagunes et les deltas d'Asie que la géographie bien enseignée peut le mieux, comme le disait Max Sorre, « révéler l'humanité à elle-même ». C'est au niveau de l'école du village ou du gros bourg que, partant du cadre de vie, l'enseignement de la géographie peut aider les hommes à passer du stade du milieu inconsciemment subi à celui du cadre spatial sciemment analysé. Et l'on voit que cette démarche est très géographique puisqu'elle fait acquérir à l'enfant, et par contrecoup à ses parents, l'intelligence de son espace d'action, espace physique, espace humain. La géographie dans une classe primaire doit d'abord être une analyse des composantes du champ de vision immédiat, une première compréhension du premier paysage, une première analyse du premier terroir, une première prise de conscience du premier milieu, celui de la naissance. Dans les campagnes des pays pauvres, où l'équipement scolaire est bien souvent rudimentaire, le maître d'école, pour peu qu'il ait été bien formé, doit savoir que le premier livre de géographie qu'il ouvrira à ses élèves, c'est celui de l'espace plus ou moins humanisé qui l'entoure. Mais ce livre immédiat comment l'étudier ? A notre avis, selon deux orientations principales, **l'orientation analytique**, c'est-à-dire l'étude du terrain, du village, etc., **l'orientation spatiale**, c'est-à-dire l'étude de la carte. On développera ainsi dès l'école primaire ce réflexe qui manque à tant d'hommes, même adultes et instruits et qui consiste, après avoir analysé un fait, à pouvoir le replacer dans son contexte

spatial. Passer de la coupe au plan, et acquérir ainsi une vision en « bloc-diagramme » du lieu où l'on se trouve. Et il s'avère que les enfants, même jeunes, y arrivent bien, quand on les y prépare.

Dans l'enseignement primaire, autant, sinon plus qu'ailleurs en géographie, on doit partir du concret, du vécu, pour aboutir au raisonnement et à l'analyse théorique. **Il faut que, chaque fois que cela est possible, un lien soit établi entre la réalité perçue par l'élève et la connaissance que l'on veut lui faire acquérir.** C'est ainsi que l'étude du régime des pluies qui conditionne la vie quotidienne de tant de millions d'habitants des tropiques pourra être entreprise à partir du calendrier agricole local. Et lorsque ce premier lien sera établi, on pourra passer à la notion plus générale de climat. Puis, par ce même type de lien, on établira des comparaisons avec d'autres régions agro-climatiques du monde. De même pour l'étude de l'érosion, des échanges commerciaux, de la démographie, etc.

Ainsi se réalisera au niveau de l'enfant cette première prise de conscience de l'espace de vie, du milieu physique et humain, cette première éducation de l'œil. Ce type d'approche pédagogique peut apporter un précieux concours à la « ruralisation de l'enseignement » telle qu'elle semble se dessiner dans de nombreux pays tropicaux. Cette ruralisation de l'école primaire a pour but de faire des écoles de village des centres de formation générale, mais aussi agricole, d'en faire des instruments du développement (Niger) (1). La géogra-

phie de l'école primaire, dans ces conditions, doit être une bonne géographie d'observation, comportant une étude des cycles culturels, du climat, des sols, de la végétation, et une cartographie des terroirs. Nous pensons, pour ce dernier point, qu'un gouvernement ferait beaucoup pour le développement de son pays, qui offrirait à chaque école primaire la carte topographique au 1/100 000 ou 1/50 000 qui la concerne, et quelques photographies aériennes... La première manière de donner à l'enfant le goût de son cadre de vie c'est bien de lui apprendre à localiser son pays natal sur une carte, de lui faire acquérir cette sorte de fierté que ce pays est connu des autres, qu'il fait partie d'une trame de représentation qui s'élève à l'échelle de la région, de la nation, du continent, du monde.

Première manière de « réconcilier les hommes avec leur milieu », en leur donnant dès le plus jeune âge cette aptitude à se localiser pour combattre leur sentiment d'isolement. A l'école primaire, la première tâche de la géographie doit être d'aider les jeunes ruraux à passer de la cécité spatiale à la vision analytique du cadre de vie.

Cette étude visuelle, réaliste, typiquement géographique, du milieu, est bien la meilleure manière de préparer les habitants des campagnes tropicales à résoudre leurs propres problèmes dans le cadre de ce milieu, en en connaissant mieux les forces et les faiblesses. Savoir exactement où l'on habite, en latitude, longitude, altitude, calculer soi-même la hauteur des pluies grâce au pluviomètre, c'est déjà acquérir pour un groupe rural parents et enfants, une certaine conscience des potentialités immédiates, une certaine dignité géographique du cadre de vie. Or, c'est peut-être de dignité et d'estime qu'ont le plus besoin les campagnes tropicales et leurs écoles sans livres, sans cartes, sans atlas, et hélas, aussi parfois sans maîtres.

(1) Philippe Mounie, *Actuel développement*, n° 3, sept.-oct. 1974, p. 16 à 20; Max Egly, *Dossiers pédagogiques*, vol. I, n° 5/6, mai-août 1973; Evelyne Pierre, *Dossiers pédagogiques*, vol. I, n° 5/6, mai-août 1973; Jeanne Bisiliat, *Dossiers pédagogiques*, vol. II, n° 11/12, mai-août 1974; Jeanne Bisiliat, *Recherches, pédagogie et culture*, vol. III, n° 15, janvier-février 1974; *Extraits d'un journal de bord*, *Recherches, pédagogie et culture*, vol. III, n° 15, janvier-février 1974.

GÉOGRAPHIE DANS L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Pour diverses raisons, l'enseignement secondaire, dispensé dans les collèges et les lycées, est plus urbain dans ses implantations. Aller au lycée, c'est donc pour de nombreux enfants, passer du milieu natal rural à celui de la ville. C'est aussi découvrir et côtoyer les fils de la bourgeoisie nationale. Premiers dilemmes, premières mesures des différences de chances dans la vie, premières formes sociologiques vécues des rapports villes-campagnes. L'enseignement secondaire, en ouvrant aux adolescents les portes de la ville et les fonctions de celle-ci tend à rendre impensable le retour professionnel à la campagne à l'issue des études. En fournissant aux lycées des villes leurs meilleurs éléments scolaires, les campagnes ne retrouvent pas les cadres dont elles ont pourtant grand besoin. Le phénomène de retour professionnel n'existe pas ou peu. L'enseignement secondaire provoque dans les pays pauvres une première forme locale de fuite des cerveaux au détriment des campagnes.

Au lycée, l'enseignement de la géographie peut contribuer à atténuer ce phénomène, à le limiter à de justes proportions, notamment en évitant de donner des villes une image trop attirante. La géographie urbaine exerce une fascination sur les lycéens des pays sous-urbanisés : il faudra donc en montrer les aspects positifs, mais aussi négatifs. Le professeur de géographie devra éviter de présenter le milieu urbain comme supérieur au milieu rural, et surtout contribuer à remplacer l'usage du terme péjoratif de « brousse » par celui de « campagne ». Subtilité linguistique ? Non, réalité consacrée, mais qu'il faut combattre.

La première contribution de la géographie au développement au niveau du lycée sera précisément de persuader les élèves qu'il n'existe pas deux mondes séparés

et de valeur inégale, la brousse et la ville, mais au contraire, un ensemble de rapports villes-campagnes sans lesquels l'espace national devient un tissu mort. Il faut montrer aux lycéens que si, dans certaines circonstances, la campagne peut vivre repliée sur elle-même sans avoir besoin de la ville, le contraire n'est pas vrai. Et que, naturellement, l'avenir du développement d'un pays, c'est bien l'accroissement des échanges villes-campagnes, dans les deux sens, échanges d'hommes, de produits, de capitaux. En ce sens l'avenir est vers l'intégration totale de l'espace rural dans les flux d'échanges et les rayons d'influence d'un réseau urbain. Intégration qui, pour des raisons climatiques et financières est rarement complète dans les pays tropicaux.

Le second objectif de la géographie, dont ce qui précède est le préalable indispensable, est l'analyse de l'espace national. Tâche importante et difficile qui justifie en partie le jumelage avec l'histoire, et prépare le passage de l'adolescent au citoyen.

Tâche importante, puisqu'il s'agit d'analyser la diversité régionale, physique et humaine du pays, d'en montrer l'originalité afin d'enraciner profondément le futur citoyen dans la réalité nationale.

Tâche difficile, car il s'agit de combattre les séquelles des rivalités ethniques en montrant que toute division affaiblit la nation et compromet son évolution. Il s'agit aussi de montrer ce que, souvent, les frontières politiques de l'État ont d'artificiel, surtout dans les pays tropicaux qui sont passés par la phase historique du découpage colonial, en général peu géographique. Sur ce sujet, très variable d'ailleurs d'un pays à un autre, le professeur de géographie ne doit pas « refuser l'obstacle ». Il ne doit pas non plus l'exagérer.

Il ne convient pas, en effet, que cette analyse historique et géogra-

phique de l'espace national conduise au nationalisme et au chauvinisme, cause hélas encore trop fréquente de luttes aberrantes dans les pays pauvres.

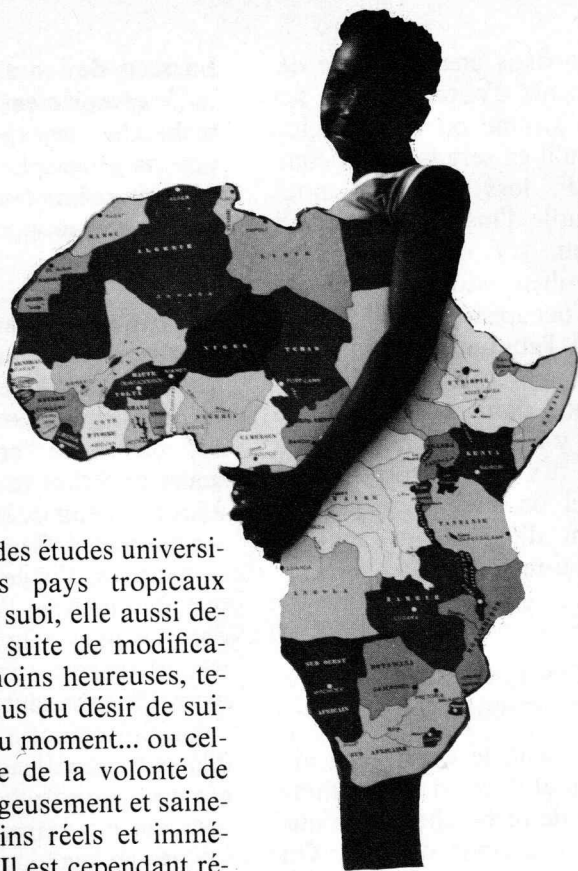
C'est pourquoi le **troisième objectif de la géographie au lycée doit être l'analyse approfondie de l'unité et de la diversité du monde tropical d'une part et, d'autre part, la découverte des autres grandes zones climatiques et économiques de la terre.** Cette découverte s'appuiera sur le plus possible de **documents audio-visuels** : on lasse le meilleur auditoire africain à lui parler de la Ruhr, des Alpes ou de la sidérurgie japonaise, on le captive en illustrant son propos par **l'image et le film**. A condition que ce dernier soit bien réalisé. De ce point de vue, une tâche pédagogique immense est à envisager : la production de films documentaires géographiques au service des pays tropicaux, pour le secondaire comme le supérieur d'ailleurs.

Cette contribution audio-visuelle à une connaissance de l'ensemble de la terre, bien conduite, peut s'avérer un outil très efficace pour l'acquisition d'un véritable humanisme géographique moderne. La grande majorité des lycéens des pays tropicaux n'aura pas l'occasion de sortir de son pays d'origine : il faut donc lui donner du monde extérieur une image vivante, animée et ordonnée, une image géographique.

GÉOGRAPHIE UNIVERSITAIRE DANS LES PAYS TROPICAUX

Comme toute discipline universitaire confirmée, la géographie comporte au niveau supérieur, enseignement et recherche. Nous ne parlerons ici que de l'aspect pédagogique (1).

(1) Un article du même auteur, consacré à la recherche géographique dans les pays tropicaux, paraît dans la revue « Actuel développement ».



L'organisation des études universitaires dans les pays tropicaux francophones a subi, elle aussi depuis 1968, une suite de modifications plus ou moins heureuses, tenant souvent plus du désir de suivre les modes du moment... ou celles d'avant, que de la volonté de s'adapter courageusement et sagement aux besoins réels et immédiats des pays. Il est cependant réconfortant de constater, qu'à travers ces réformes plus ou moins éphémères, la géographie a su affirmer solidement son rôle et sa place, tout en s'adaptant quand cela était nécessaire, notamment en approfondissant ses relations avec les sciences voisines (géologie, pédologie, agronomie, hydrologie, météorologie, océanographie, botanique, économie, démographie, statistique, archéologie, etc.).

En tirant les leçons de cette évolution, il est possible de suggérer une organisation de l'enseignement universitaire de la géographie, adaptée aux réalités des pays tropicaux. La progression de ces études peut se faire en trois paliers, qu'on les appelle niveaux, années ou cycles, parce que cela correspond réellement à trois degrés du développement de l'intelligence moyenne des groupes.

Les buts immédiats du premier cycle.

En géographie comme ailleurs, le passage du lycée à l'établissement supérieur est pour beaucoup assez

déroutant. Liberté d'horaires, prise de notes, usage d'une bibliographie, choix des cours, sont autant d'éléments de la mutation du lycéen à l'étudiant, de l'adolescent à l'adulte, du jeune homme à l'homme jeune. La vie étudiante donne les apparences de la liberté du citoyen encore en marge de la cité. Il n'est pas prétentieux de dire que la géographie réduit sensiblement cette marginalisation psychologique de l'étudiant. En effet, **dès les premiers mois des études supérieures cette discipline réinsère ceux qui l'ont choisie dans la vie du pays notamment par les travaux dirigés sur le terrain.** Ainsi, reprendre physiquement le chemin d'une campagne qu'on avait depuis longtemps oubliée, et constater qu'elle devient un objet d'analyse très approfondie, est pour la majorité des étudiants une découverte d'un aspect de l'enseignement qu'ils ne soupçonnaient pas. Au retour des « travaux dirigés sur le terrain » leur optique a complètement changé. Ils s'attachent, parfois définitivement, à la discipline, et en deviennent alors eux-mêmes les plus ardents défenseurs.

Parallèlement à cet enseignement pratique et concret, **le premier cycle doit permettre à l'étudiant en géographie d'acquérir les notions fondamentales, les méthodes et les techniques. Pour cela, il assimilera le vocabulaire de base.** Ce sera pour lui l'occasion de réaliser que la géographie est une discipline universelle comme le montre la diversité d'origine de sa terminologie : openfield, jet-stream, sheet-flood, toundra, taïga, merzlota, pradoliny, fjord, oesar, inlandsis, karst, inselberg, oued, erg, reg, landang, lahar, lavaka, favella, caldeira, cuesta, etc. Prendre conscience de cet aspect international de la science de l'homme sur la terre n'est-ce pas développer cet humanisme scientifique, ce respect des valeurs humaines, cette universalité de l'enseignement supérieur, au lieu de l'enfermer dans un nationalisme infantile à des fins politiques médiocres. S'il est légitime et évident que le pays de l'université entrera pour une très grande part dans les programmes et qu'il y sera privilégié, il conviendra d'équilibrer cette part pour que l'ouverture sur le reste du monde n'en souffre pas. Affaire d'harmonie, de sérénité, d'ouverture d'esprit, de la part des responsables.

A la sortie du premier cycle (en deux ou mieux trois ans), l'étudiant aura donc fait sérieusement connaissance avec la géographie physique, humaine et régionale. Il aura un bagage minimum pour enseigner aux plus jeunes classes de l'enseignement secondaire si les besoins du pays le nécessitent, et il aura déjà le réflexe de l'obligation du contact avec le terrain, c'est-à-dire avec la réalité des choses, à laquelle il faut toujours revenir.

Dualité des finalités du second cycle.

Au cours de la troisième et de la quatrième année d'études, il devient nécessaire de différencier deux voies, celle de l'enseignement, et celle de la formation professionnelle.

La première conduit à une licence d'enseignement de géographie, ou d'histoire-géographie si les structures de l'enseignement secondaire l'exigent, licence qui sera suivie d'un mémoire de recherche pouvant aussi avoir la pédagogie de la discipline comme objet. Les programmes de cette licence comporteront plus particulièrement : une étude très approfondie de la zone intertropicale, une étude régionale complète du pays, des grandes puissances, et des problèmes du monde contemporain, une méthodologie de l'enseignement de la géographie et de l'étude sur le terrain, les deux étant indissolublement liées. Suggérons encore, pour les travaux de terrain, qu'il conviendra d'y associer, chaque fois que cela est possible, un ou plusieurs étudiants originaires de la région étudiée.

La seconde filière devrait être une licence de spécialisation destinée, après la rédaction d'un mémoire de recherche ou d'un travail commandé par un organisme employeur, à la délivrance d'un diplôme d'expert-géographe. L'ouverture de cette filière ne se fera que si les conditions de l'emploi sont expressément assurées par les futurs services utilisateurs (Plan, Aménagement rural, Grandes opérations, Population, Statistique, Tourisme, etc.). Et, bien entendu, ces services participeront à l'élaboration des programmes de formation. Bien que les situations soient très variables d'un pays à l'autre, il ne faut pas négliger cette voie professionnelle : pourquoi faire venir à grands frais des « experts » étrangers alors que l'Université pourrait, elle-même, former des nationaux, à condition qu'elle se mette réellement à l'écoute des véritables besoins du pays. Il faut penser à ce que peut apporter un jeune géographe bien formé, apte à l'enquête, à l'aise sur le terrain, rapide à saisir la part de chaque facteur, climatique, pédologique, historique, sociologique, dans la cause d'un blocage, capable de prévoir les conséquences d'une in-

tervention dans une action de développement, d'autant mieux accepté du groupe ou de la région étudiée qu'il en sera issu. On comprend dès lors pourquoi nous croyons utile d'insister sur ce goût du terrain, sur cette sympathie pour le milieu naturel et les hommes qui l'occupent qui doit être inculquée à l'étudiant géographe si l'on veut qu'il participe au développement de son pays. En plus de l'esprit, il y faut le cœur, et en plus du cœur, il y faut l'effort concret par lequel on mesure réellement l'isolement d'un village... en s'y rendant soi-même à pied.

Un troisième cycle complètement repensé.

Habituellement, le « troisième cycle » est plutôt considéré comme un travail de recherche rédigé que comme une période d'études. On « fait un troisième cycle » dans l'espoir, de plus en plus incertain, d'obtenir un poste d'assistant dans une université. Cette première fonction du troisième cycle n'est pas à rejeter dans les universités africaines qui ont besoin, progressivement, d'africaniser leur corps enseignant. Mais les effectifs, à ce niveau, seront toujours réduits, et l'ouverture de cet enseignement, nécessitant le concours de professeurs de rang magistral de très haute compétence, peut s'avérer onéreux. Aussi, pour la rentabiliser, on lui donnera en plus d'autres finalités.

La formation des enseignants du supérieur ne saurait, elle-même, se borner à la rédaction, même bien dirigée, d'un doctorat de troisième cycle. Le futur assistant de faculté devrait en plus accomplir obligatoirement quatre à six heures d'enseignement dans un lycée pour s'y former et s'y rendre compte réellement de l'impact de sa discipline. **Il faut considérablement développer la partie pédagogique du « troisième cycle » en géographie comme ailleurs.**

La seconde fonction à développer est le complément de formation de recherche et spécialisation des experts-géographes, ce qui leur offrira, en même temps, une possibilité de promotion.

Enfin, un très grand secteur est à mettre sur pied, quasi inexistant, il s'agit du **recyclage des professeurs de l'enseignement secondaire et des maîtres de l'enseignement primaire qu'il faut tenir constamment à jour de l'état de la discipline et de ses méthodes.** Grand dans les pays développés, l'isolement pédagogique des maîtres l'est encore plus dans les pays pauvres. Le combat est contribuer au développement. Encore faut-il créer, au niveau universitaire, les structures d'encadrement nécessaires. Il en est de même de la formation des inspecteurs, animateurs et conseillers pédagogiques.

C'est alors que de la collaboration des spécialistes et des pédagogues pourra naître la rédaction des manuels de l'enseignement primaire et secondaire, et des cahiers de travaux pratiques qui prendront enfin leurs exemples sur place. Et, dans l'élan, on commencera l'édition de cours et manuels pour l'enseignement supérieur, répondant aux programmes préalablement définis. Faute d'impulsions, de stabilité, de cohérence, l'édition géographique, scientifique et pédagogique sur le monde tropical, demeure encore très largement extérieure à celui-ci, hormis quelques rares mais bonnes exceptions.

CONCLUSIONS ET ORIENTATIONS

Ainsi, de l'école primaire à l'Université, l'enseignement de la géographie peut et doit participer au développement des pays tropicaux.

A l'école primaire, en sus d'un sa-

voir minimum, cet enseignement sera tourné vers la compréhension du cadre local et régional, et vers une participation active aux expériences pratiques de ruralisation de l'enseignement primaire.

Au lycée ou au collège, outre les connaissances générales, on portera l'effort sur l'analyse de l'espace national, sur la nécessaire circulation interrégionale des biens et des hommes, sur l'originalité de la zone intertropicale, et les grands problèmes du monde contemporain.

A l'enseignement supérieur, à travers trois cycles d'études, trois tâches principales seront assignées, la formation scientifique et pédagogique des professeurs, la préparation à la profession d'experts-géographes, le recyclage des enseignants et la production de manuels de tous niveaux.

Certes, des éléments de cette orientation existent déjà, mais ce qui manque dans la majorité des cas, c'est une politique générale, du primaire au supérieur, ce dernier ayant trop tendance à ignorer les autres. Ce défaut des pays riches est encore plus grave dans les pays pauvres. Pourtant, dans bien des cas, le **matériel scientifique existe**, et de bonne qualité, **mais son exploitation pédagogique en est à ses balbutiements**. C'est là, nous semble-t-il, qu'il convient de porter l'effort dans les années à venir.

Il se trouve, en effet, que les recherches de géographie tropicale et les réalisations sont considérables. De remarquables et multiples travaux méritent d'être mieux connus et diffusés. La circulation des travaux, des connaissances et des idées est aussi un élément du développement, comme celle des hommes et des productions.

Gérard Mottet

... du Zaïre

le Centre International de Sémiologie

La création de l'Université nationale du Zaïre est arrivée à son heure. Plus de dix ans après la fondation de la première université au Congo belge, il était devenu impératif de ressaisir les projets concernant le développement de l'enseignement universitaire et de la recherche au Zaïre.

Parallèlement à cette création, il paraît nécessaire que les responsables de la recherche universitaire soient dotés de moyens leur permettant de poursuivre une discussion de qualité avec leurs partenaires des autres centres universitaires. A maintes reprises, nos émissaires ont été confrontés à ce dur problème dans les cénacles académiques. Or, précisément, ces rencontres où devaient s'affirmer nos chercheurs devenaient à la longue des manières de défis, constamment lancés à l'endroit de nos jeunes intellectuels. Il est banal de rappeler à cet effet la longue absence qui a caractérisé notre pays dans les colloques et séminaires internationaux. Il était même devenu un paradoxe permanent de

clamer nos succès dans les domaines du sport et de la musique, tout en concluant sur notre manière d'absence dans le domaine intellectuel.

La création du **Centre International de Sémiologie** au sein de l'Université nationale du Zaïre procède de ce constat d'absence prolongée. Elle correspond aussi à une sorte de réponse que les autorités nationales et académiques ont essayé de réserver aux multiples appels lancés à notre Université. Le prétexte nous a été fourni, presque avec exaspération, lors de la troisième session du Congrès international des études africaines à Addis-Abeba. Plus récemment, on l'a rappelé à Lomé, quand le Zaïre a dû suspendre ses activités au sein de l'AUPELF.

Le Centre ne cherche pas seulement à relever un défi, dans un mouvement d'enthousiasme et de passion intellectuelle. C'est un fait que ce pays accuse un certain retard sur les universités étrangères.

Si l'on songe à la tradition des universités dans les pays anglophones (Nigeria, Tanzanie, Kenya) ou d'autres pays francophones possédant un long passé universitaire (le Sénégal par exemple), le Zaïre apparaît comme un parent pauvre, cependant que le nombre de nos diplômés va croissant, dans les grandes universités du monde (France, États-Unis, Angleterre, Allemagne, Belgique, Union soviétique), où chaque année, plus nombreux, nos étudiants défendent brillamment leurs thèses de doctorat.

Il fallait donc mettre notre jeunesse en jeu, et présenter ce qui peut être un témoignage d'une présence scientifique. Par conséquent, le Centre devait utiliser au maximum les moyens dont dispose l'université, pour que les recherches engagées puissent aboutir concrètement à des publications de grande qualité, publications qui jouiraient de la distribution la plus heureuse possible : ainsi serait relevé également la contradiction qui surviendrait au niveau du décollage dans la recherche scientifique.

Un tel projet a été bien compris par les autorités nationales. Et il s'imposait un devoir pressant : démontrer que le Zaïre était à même d'élaborer un travail scientifique de haut niveau. Le cadre du programme zaïrois du Congrès international des études africaines paraissait indiqué pour la promotion de quelques programmes prioritaires.

PROGRAMMES

A court terme, la mission principale est de préparer techniquement et scientifiquement la IV^e Session du Congrès international des études africaines qui se tiendra à Kinshasa en décembre 1978. Il s'est avéré utile de centrer les pro-

grammes de réflexion et les lignes d'action autour du thème de la IV^e Session qui est « **La dépendance de l'Afrique et les moyens d'y remédier** ». C'est dans l'esprit de ce thème qu'une organisation des programmes essentiels a été arrêtée. Ces programmes présentent tous, deux caractères principaux : l'interdisciplinarité et l'exigence de l'élaboration d'un nouveau type de discours épistémologique. Au nombre de trois, ces programmes se subdivisent en groupes de recherche ayant chacun une publication régulière, mensuelle, bimestrielle, trimestrielle ou annuelle.

Programme « Africanismes » : Ce programme correspond à un groupe de recherche dont le projet est d'étudier les particularités linguistiques propres au français du Zaïre.

Programme « Hommes et cultures » : Il s'agit des recherches sur la dialectique hommes et cultures, les hommes produisent les cultures et celles-ci faisant l'homme et agissant sur lui en un espace social déterminé. Pour rendre nos résultats plus concrets, nous avons orienté toutes les recherches de ce programme sur les réalités du Zaïre, sur le milieu qui nous entoure. Et nous l'avons subdivisé en plusieurs groupes spécialisés :

Groupe de recherches sur l'« Anthropologie médicale » : enquêtes et questions sur l'espace hospitalier africain moderne, avec tous les problèmes sociaux et culturels qu'implique le passage de l'espace médical traditionnel à celui de la médecine moderne.

Groupe de recherches sur les « Syncrétismes religieux » : études de la signification sociale des mouvements zaïrois à caractère charismatique et syncrétique.

Groupe de recherches sur les « Contacts de cultures » : enquêtes

sur les interférences des phénomènes culturels (surtout au Zaïre) et leurs significations.

Tous ces groupes sont animés par des professeurs d'Université.

Programme « Realia africaines, Realia zaïroises ».

Sous cette dénomination, sont menées des recherches extrêmement diverses, articulées autour de l'histoire et des mutations du milieu physique et humain de l'Afrique, particulièrement du Zaïre. Ces travaux devront aboutir à des « surveys » qui seront publiés sous forme de « Cahiers spéciaux ». A long terme, ils seront d'un concours important pour la confection d'une encyclopédie.

Tous ces programmes devront contribuer à la préparation scientifique du Congrès de 1978. C'est pourquoi ils s'articulent autour d'une politique mûrement conçue de contacts avec les grands organismes internationaux et les grands Centres de recherche africaniste dans le monde.

CAHIERS SPÉCIAUX

Ces programmes sont appuyés par une série de « Cahiers spéciaux », conçus autour des grands thèmes :

1. **Groupe de recherches sur les « Realia » :** analyses et études ponctuelles sur les réalités du milieu africain, et plus particulièrement du milieu zaïrois.

2. **Groupes de recherches sur l'« Enseignement au Zaïre » :** enquête interdisciplinaire sur le phénomène enseignement.

3. **Groupe de recherches sur l'« Environnement » :** description du milieu physique de l'Afrique, à partir de Lubumbashi comme cas.

4. **Groupe de recherches sur les « Aires culturelles du Zaïre » :** re-

définition du concept et essai d'une classification plus rigoureuse des espaces ethnico-culturelles du Zaïre.

5. Groupe de recherches sur le « Développement et le sous-développement » : essais de dégagement des notions nouvelles et d'une manière nouvelle d'appréhender le fait de la dépendance; aussi bien à partir des méthodologies classiques que d'analyses sur le transfert des technologies et des modes de connaissances (sciences appliquées, sciences médicales, lettres, philosophies...).

6. Groupe de recherches sur la « Linguistique » : établissement d'un inventaire des linguistes et des travaux déjà réalisés sur les langues du Zaïre; élaboration d'une carte linguistique du Zaïre; recherches sur les langues.

7. Groupe de recherches sur la « Littérature et la Société » : enquêtes sur les rapports dialectiques entre la littérature et la société.

Tous ces groupes de recherches fonctionnent sous la responsabilité d'un directeur qui a rang de professeur à l'Université. Au Centre même, ils sont suivis dans toutes leurs étapes par un coordinateur.

PUBLICATIONS RÉGULIÈRES

Il s'agit des bulletins dont la publication régulière a été programmée mensuellement, bimestriellement, trimestriellement ou annuellement. Ils soutiennent les programmes de recherche et favorisent un contact permanent avec les autres Centres universitaires et africanistes dans le monde. Pour le moment, les bulletins suivants paraissent :

- Anthropologie médicale.
- Syncrétismes religieux.
- Revue africaine de linguistique.
- Environnement.

- Realia.
- Contacts des cultures.

Toutes ces publications paraissent sous la responsabilité scientifique du Centre. Elles permettent aux différentes cellules de recherche de maintenir leur rythme de travail, et aident également à stimuler un esprit de travail dans nos facultés.

Parallèlement à toutes ces publications, notre Centre tente de développer d'autres activités qui soient susceptibles de stimuler la recherche et de rendre les masses populaires sensibles au rôle social et pédagogique de l'Université. En effet, l'intellectuel zaïrois ne doit pas être seulement le technicien de la société; il a un rôle temporel primordial qui, s'il est bien compris, peut servir à un idéal élevé, à la prise de conscience du peuple et à l'élaboration d'une véritable culture, entièrement assumée par cette même société qui la produit.

C'est pourquoi nos activités extérieures sont orientées vers cet objectif culturel déterminé, en même temps qu'elles permettent aux membres de l'Université d'entrer en rapport, concrètement, avec le monde qui les entoure. Ces activités sont de différents ordres :

Le groupe de recherches sur l'art et la vie africaine étudie les manifestations vivantes de l'art de l'Afrique centrale, qu'il soit traditionnel ou moderne. Il mène son travail en collaboration avec l'Institut National d'Art de Kinshasa (INA). Parallèlement à cette recherche, le CIS a défini un programme de réalisation de courts métrages : films ethnologiques, montages littéraires et techniques, films culturels...

La collection « Confrontation » publie des travaux généraux qui intéressent un large public; le thème lui-même de Confrontation ne sert que de prétexte pour solliciter la réaction des lecteurs, la col-

lection ne trouvant son intérêt que dans la discussion.

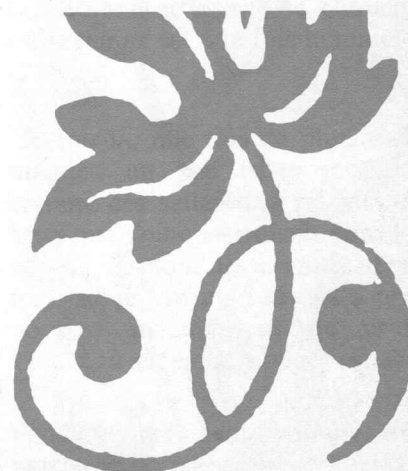
Les tables rondes : radiodiffusées et télévisées, se tiennent tous les quinze jours sur les thèmes les plus divers : « **La religion comme système** », « **La famille oppressive** », « **La coopération internationale** », sont des thèmes qui ont déjà été présentés.

Série de conférences-débats sur des thèmes concrets de la vie urbaine, villageoise.

Des propositions avaient été formulées et présentées aux autorités compétentes. Si elles sont bien accueillies, elles nous permettraient de travailler sur des bases saines et viables.

Tous ces projets et programmes exigent un personnel scientifique, technique et administratif compétent. Toutes les publications prévues (bulletins, livres, cahiers spéciaux), les contacts à prendre avec l'extérieur (voyages, participation aux congrès internationaux, aux séminaires, missions scientifiques) et les autres activités du Centre exigent qu'il ait des moyens matériels et financiers suffisants pour permettre aux chercheurs intéressés à ces programmes de remplir la mission qui leur a été confiée afin d'affirmer le véritable visage de la recherche dans notre Université et dans notre pays.

Ngandu Nkashama,
Conseiller scientifique



le Centre de Recherches Interdisciplinaires pour le Développement de l'Éducation (CRIDE)

Le Cride a été créé en mars 1972 au sein du Campus de Kisangani.

Son but est de promouvoir, coordonner et réaliser toutes recherches concernant la réforme et le développement de l'éducation au Zaïre, ainsi que les recherches menées par le personnel académique et scientifique de la faculté.

Quatre fonctions sont ainsi assi-

gnées au Cride, en rapport étroit avec sa mission :

- la formation,
- la recherche,
- la documentation,
- la publication.

Pour remplir sa fonction de publication, la Cride édite depuis 1974, sous sa responsabilité, des cahiers ronéotypés. Ces cahiers visent à

communiquer l'état d'avancement des projets et les résultats des recherches entreprises par le Cride ou entrant dans son programme.

Ils se répartissent en sept séries suivant le sujet traité (1) :

Série I : publication des résultats de recherche ;

Série II : notes de méthodologie ;

Série III : programmes, projets, rapports du Cride ;

Série IV : bibliographies et recensions ;

Série V : documents et statistiques ;

Série VI : essais critiques et théoriques en rapport avec l'éducation ;

Série VII : connaissance de Kisangani.

Par cet effort de diversification des thèmes, le Cride espère fournir une réponse adéquate aux intérêts et préoccupations de tous ses lecteurs et par-là continuer de mériter leur confiance.

(1) Pour se procurer ces publications, écrire : Cride, B.P. 2012, Kisangani, Zaïre.

... du Zaïre

Makutano : la Rencontre

LE MWONDO THEATRE
A LUBUMBASHI :

Dix-sept heures : les célèbres chemins de la Gécamines (ex-Union

minière du Haut-Katanga) se détachent sur un ciel net et bleu.

Le Boeing 737 de la Compagnie Air Zaïre se pose à l'heure prévue sur la piste de l'aéroport de Lubumbashi. Cette précision horaire

relativement peu habituelle au Zaïre a-t-elle pour but de nous conforter dans l'impression générale que veut nous laisser la capitale du Shaba (le pays du cuivre), la région la plus riche du Zaïre ?

découverte de Lubumbashi

En cette fin d'après-midi du mois d'avril, l'air frais et vif surprend qui arrive de la capitale Kinshasa plongée dans la moiteur brûlante des derniers jours de la saison des pluies. Une température de printemps dans l'arrière-pays niçois. C'est que nous sommes à près de 2 000 km au-dessous de l'Équateur et à 1 300 m d'altitude.

Encore une impression de rigoureuse netteté tout au long du trajet qui mène de l'aéroport au centre de la ville, comme si Lubumbashi voulait prouver qu'ici une certaine « désordonnance » africaine, une liberté informelle de l'existence et de ses trajets avaient été définitivement maîtrisées, matées par l'empire de la civilisation industrielle et de ses lignes droites.

De quoi rassurer ce missionnaire belge qui écrivait à la fin du XIX^e siècle, en découvrant une agglomération « indigène » de l'est du pays : « Les ruelles s'entrecroisent derrière et devant des cases sans nombre, jetées là avec un absolu mépris de la ligne droite. »

Point de tout cela dans ce que donne à voir Lubumbashi au passager pressé. Ceci mérite donc que l'on s'attarde un peu en ce lieu apparemment exotique au Zaïre. Car, paradoxalement, c'est en ces terres les plus excentriques du pays que la démarche intellectuelle et culturelle va le plus sûrement à la recherche d'une Afrique enfouie. Non pour y trouver ce fameux supplément d'âme dont au-

raient besoin nos civilisations techniciennes mais plus certainement pour réinventer une vie, un espace, une civilisation où l'homme d'Afrique ne se sente plus étranger à lui-même, divisé. Quelque chose qui pourrait contribuer à cette création de nouveau que Frantz Fanon réclamait des Africains et qui devait servir autant l'Afrique que l'Europe.

Makutano en swahili, la langue de Lubumbashi et de l'est du pays, c'est la rencontre. On trouve ce nom inscrit sur la façade d'un de ces lieux nocturnes d'oubli, mais il symbolise aussi la vie intellectuelle et culturelle de cette ville.

Ce souffle culturel c'est, d'une part, l'ambitieux Centre International de Sémiologie animé par le professeur Mudimbe et son équipe, et qui prévoit pour les mois qui viennent la sortie de plusieurs publications de grande qualité dans les domaines les plus divers de la recherche en sciences sociales. Étrange personnage que ce docteur en philologie formé exclusivement au Zaïre mais qui enseigne aussi à Nanterre et qui domine à tel point notre savoir qu'il peut avec une grande élégance le retourner et nous en dévoiler l'autre face (1). Un produit réussi de cette rencontre entre l'Europe et l'Afrique qui nous avait présenté jusqu'alors trop de ces êtres mutilés, piégés par le langage que l'Europe leur avait imposé.

Ce nouveau souffle, c'est encore et aussi le résultat d'un mariage, physique celui-là. Celui d'un couple cosmopolite italo-américain d'expression française – Jill et Denis Franco – avec la petite troupe d'un collège secondaire de Chibambo, une minuscule agglomération à 300 km de Lubumbashi.

(1) « L'autre face du Royaume. » Collection *l'Age d'homme*, Lausanne 1973, voir aussi R.P.C. n° de nov.-déc. 75.

découverte du Mwondo-Théâtre

C'était en 1968. Depuis cette date, les collégiens ont grandi et la petite équipe d'amateurs a fait du chemin. Le Mwondo-Théâtre (Mwondo c'est le tambour qui sert à transmettre les messages) est devenu une troupe professionnelle, section régionale du Ballet national du Zaïre et s'est fait connaître au-delà des limites de sa région et du continent africain. En 1973, le journal africain « African-Arts » de Los Angeles lui décernait le premier prix de théâtre africain. En 1975, la troupe était sélectionnée pour le Festival mondial du Théâtre à Nancy. Pour des raisons qui n'ont pas grand-chose à voir avec le théâtre, elle ne pouvait s'y rendre. Il faudra encore attendre quelque temps une sortie de la troupe hors du Zaïre. Pour le moment, il faut encore faire le voyage à Lubumbashi.

Le 30 avril, ils présentaient leur dernier spectacle « Buhamba - les jumeaux ». Buhamba, c'est à la fois le monde jumeau qui contient en lui plusieurs mondes, l'« affaire » des jumeaux et les tabous et rites qu'imposent ces êtres extraordinaires capables ou coupables du bonheur ou du malheur de leur communauté, c'est aussi la grande fête des jumeaux, un monde carnavalesque, licencieux : Saturnales où mortels et esprits se côtoient, où le temps est à la fois humain et divin.

Ce soir-là, une fois de plus, dans un lieu un peu triste et glacé comme ces salles de « réjouissances » que l'on construisait dans les années 50 pour les comités d'entreprise, le Mwondo réussit à provoquer un moment de vraie « fête », à créer un nouvel espace.

Pendant une heure trente, une vingtaine de comédiens-magiciens

vont et viennent, chantent et dansent, se métamorphosent sans cesse pour nous dire l'ambivalence des jumeaux et ce qu'ils symbolisent de l'ambivalence du monde, monde réel et imaginaire, ordinaire et « non-ordinaire ». Ils passent, trépassent et renaissent d'un monde à l'autre, à l'intérieur d'un espace arbitraire qui construit sa réalité dans le mouvement même des « corps-décors » des comédiens.

Un des jumeaux subira l'épreuve de ces passages. Il abandonnera les siens, fera le voyage à Tchenda, la ville purgatoire des esprits malveillants où de gloutons bouffons parlant français recensent et administrent le peuple des morts. Il réussira à s'évader et à rejoindre son frère au village de la Patate-Douce-Fendue. L'aventure se termine par une grande fête qui ne peut être que celle de la réconciliation.

Quelques heures plus tôt, chez Jill et Denis Franco, quelques comédiens : Mwappe, Mwelwa, Kabeya et Kalend. Ils font une dernière fois le point sur ce qu'il reste à régler pour être tout à fait prêt pour le soir. C'est toujours comme ça que le Mwondo travaille, collectivement : l'ensemble des problèmes artistiques, administratifs ou financiers sont pris en charge par l'ensemble de l'équipe, même si, aujourd'hui, depuis qu'ils sont intégrés au Ballet national et au Département de la Culture, certains portent des titres administratifs. Cela n'a pas tué un certain esprit qui est un des secrets de la réussite de cette troupe.

Nous bavardons sans direction précise, empruntant sans cesse de nouveaux chemins buissonniers.

Ils expliquent leur nouvelle démarche pour le spectacle des « jumeaux ». Cette fois, ils ne sont pas partis d'un conte ou d'une légende traditionnelle comme ils en ont l'habitude, mais d'un thème, d'une réalité sociale et des significations de symboles qui s'y attachent.

C'est ensuite qu'ensemble ils sont allés à la recherche des mythes, des danses, des chants et des rites qui accompagnent la naissance des jumeaux. L'« histoire » ne s'est construite qu'après pour permettre à cet ensemble de matériaux de trouver une place dans un enchaînement dramatique.

Nous évoquons le travail de recherche. Il est confié à tous les comédiens individuellement – chacun ramène de sa région, de sa tribu, de son clan, un conte, un chant, un rythme – ou collectivement quand, comme l'an dernier, la troupe part pour une tournée de quarante jours à travers le Shaba. Sept représentations dans les centres les plus importants, mais aussi des dizaines de villages où la troupe s'arrête. « Tout ce que nous avons fait jusqu'à présent l'avait été d'après les contes et légendes populaires, d'après les chants traditionnels recueillis, d'après les cérémonies, d'après les artistes que nous avons vus et entendus, d'après les villageois qui nous avaient renseignés. Mais non pas avec ces villageois, avec ces rites ou ces cérémonies. Nous voulions travailler « avec » et non plus « d'après »...

... L'accueil enthousiaste et le succès que les populations ont réservé à toutes les représentations ont démontré que le premier objectif répondait bien au profond désir des gens de l'intérieur d'assister à un vrai spectacle populaire de qualité, sans concession ni complaisance, parlant un langage scénique clair et tirant le meilleur parti possible de toute la richesse gestuelle africaine. Si l'on veut poursuivre dans cette voie, il s'agit, selon nous, de créer des spectacles qui tourneront le dos à la littérature, s'ils ne veulent pas tourner le dos aux grandes masses populaires, des spectacles où les acteurs trouveront leur champ d'action ailleurs que sur les scènes de théâtre ou de salles de patronages.

Le deuxième objectif de l'équipe de Mwondo était de rencontrer les groupes et les artistes locaux les

plus divers, dans leur milieu naturel...

... Là aussi la moisson a été riche, les contacts encourageants. Il faut citer ces jeunes musiciens et chanteurs de Kabolo, le groupe Pwite, qui créent une musique nouvelle profondément attachée à la tradition sur des paroles inspirées d'anecdotes vécues et de l'actualité.

Aussi ces vieux féticheurs tout empanachés de leur attirail sonore, leur maquillage et leurs fétiches sans nombre, les Bwana Vidjie de Kabongo. Ils sont remarquables non seulement par la pompe qui les entoure mais aussi par la crainte qu'ils suscitent. Maquillés et costumés, ce sont des esprits vivants qui se présentent au public.

L'équipe a pu découvrir également l'art multiple des Bahemba avec leur maquillage polychrome, leurs ballets parfaitement réglés. Il s'agit des troupes Bambouli et Balubwibwa dont la richesse des costumes s'allie à la prouesse des pas et voltiges exécutés avec un ensemble parfait. Ils se distinguent aussi par la qualité de leur mine et par le timbre de leur voix qui semble venir d'ailleurs, d'un autre monde.

Que dire encore du spectacle inoubliable de la sortie des célèbres masques Kifwebe. Là, l'objet est transformé, devenu sacré, vivant. Il recouvre le danseur qui disparaît complètement derrière la présence de l'esprit qu'il incarne et fait vivre.

Tout cela et bien d'autres choses constituent les éléments d'un film en couleurs tourné pendant le voyage, grâce à la coopération de la mission O.R.T.F. de Kinshasa et du Département de l'Orientalisation nationale. 2 000 m de films, 27 h d'enregistrement. De quoi donner un aperçu des réalités culturelles de toute la partie centrale et nord du Shaba... Une expérience qui pourrait se reproduire en d'autres lieux. »

Un travail ethnologique mais dont la finalité serait autre : celle de

construire une expression profondément africaine mais nouvelle et contemporaine. Le Mwondo travaille avec les ethnologues et les chercheurs des musées nationaux.

Les rapports sont parfois tendus avec certains, les « puristes » qui peuvent leur reprocher de construire des spectacles où se mêlent des emprunts à des traditions très diverses, participant ainsi à la destruction des originalités culturelles de chaque peuple. Les gens du Mwondo s'expliquent et se défendent : « Nous faisons vivre au contraire ces langues, ces chants, ces éléments de tradition, mais pour nous un théâtre populaire d'aujourd'hui ne doit pas se confondre avec un théâtre régional ou ethnique. Oui dans nos spectacles, à partir d'une légende Bemba peuvent venir se greffer des chants Luba, des danses Lunda, mais aussi d'autres apports plus modernes. Par exemple à Lubumbashi, il existe depuis plusieurs années une troupe très populaire Mufwankolo qui monte des sketches en swahili où ils pratiquent la satire sociale, la critique de certains aspects de la vie quotidienne. Nous travaillons aussi en collaboration avec eux. Nous puisons aussi à cette « tradition ». Tout cela est normal. »

Théâtre, spectacle, est-ce qu'il ne s'agit pas d'une réalité étrangère, importée, incompatible avec la culture africaine, d'un acte par lequel on sépare l'art de la vie ? « Non car il existe déjà une tradition du spectacle au Zaïre. Les Bambouli dont nous avons déjà parlé. Mais aussi dans la région de l'Équateur, chez les Ekonda ce que l'on appelle le Bobongo. Il s'agit d'un spectacle complet, très structuré, utilisant le chant, la danse, l'acrobatie. Les règles de ce spectacle qui n'a rien d'un rituel sacré sont fixées depuis plus d'un siècle mais elles ont été fixées arbitrairement et le spectacle s'est construit à partir d'emprunts divers. »

Donc pour le Mwondo, il s'agit de monter des spectacles populaires

profondément ancrés dans les traditions culturelles zaïroises mais en prise aussi sur les réalités d'aujourd'hui. « Tafisula – ça ne suffit pas », le spectacle qu'ils ont promené l'an dernier à travers les cités ouvrières de Lubumbashi, de Likasi, de Kolwezi, à travers leur tournée dans le centre et le nord du Shaba, ce spectacle qu'ils auraient dû représenter à Nancy en est une bonne illustration.

Quand quelqu'un, dans un quartier populaire, s'enrichit subitement son voisin dira peut-être « Il a eu la visite de la Mami Wota », la sirène blonde affublée de montres, qui apporte le bien-être matériel.

Mais Mami Wota est d'une exclusivité absolue. Accepter ses cadeaux engage à refuser d'autres liaisons, se résigner à la stérilité ou à une mort violente.

Un cadet après la disparition de siens, abandonné à la nuit et taquiné par la faim rencontre l'Oiseau Magique qui lui chante :

« Toi, petit, qu'est-ce que tu fais là ?

*Regarde bien autour de toi.
Regarde, pas loin, là-bas,
Il y a trois rivières.*

*Dans la première Ikengsha,
La Prévoyance, tu pêcheras
Tout ce qu'il te faudra.*

*Dans la deuxième Itumpika,
L'Aveuglement, tu pêcheras
Tout ce que ton orgueil te dira.*

*Mais dans la troisième Ibona,
La Fatalité, attention,
Surtout ne pêche pas,
Surtout ne pêche pas. »*

De la première rivière, il ramène une femme. Il a peur mais elle l'apaise, lui demande de pêcher ses amis restés au fond de la rivière Ikengsha et lui promet tout ce qu'il voudra.

Il apprend comment construire une pirogue et placer des filets, et

de la deuxième rivière il ramène des tonnes d'objets hétéroclites pour construire l'usine Itumpika.

Machine à bruit, mine à plastique, hommes-machines, l'usine de l'absurde tourne ; le patron prospère. Un regrettable accident est vite oublié, des délégués syndicaux vite achetés. Les cours du bruit, de la fumée et des objets périmés sont en hausse. Grossi de celluloid mais jamais repu, le patron chante le Tafisula Song.

*« ... Il faut pourtant que j'aie vu
Ce qu'il y a dans Ibona
Même si l'Oiseau a dit qu'il ne fallait pas*

*Non vraiment, ça ne suffit pas
Ça ne suffit pas. »*

Au fleuve interdit le cadet est enroué par une sirène maléfique qui lui promet le bonheur absolu à condition qu'il ramène trois gouttes de sang de sa première femme. Les ouvriers le mettent en garde :

*« Vous tuez le chasseur,
Et vous mangerez vos jours. »*

Mais le cadet n'entend plus rien et c'est sa chute. De retour de la rivière, l'usine Itumpika a disparu et les esprits des ouvriers marchent sur le héros. « Tu as voulu pêcher dans Ibona et maintenant c'en est fini pour toi. »

Mwelwa, un comédien, nous raconte une représentation chez les mineurs. « Après l'accident, pour le deuil de l'ouvrier, les gens pleuraient dans la salle et quand le patron invite les ouvriers à reprendre le travail sans perdre de temps, il se faisait insulter. »

C'est souvent comme ça les rapports du Mwondo avec le public populaire. Mais l'autre public...

« Tu sais on joue un peu le rôle des griots. Et les griots ils accusent souvent, ils peuvent même insulter les puissants. Ils ont un rôle de soupape de sécurité. »

Il y a encore 10 000 Européens à Lubumbashi. « Eux, enfin une par-

tie d'entre eux, ceux qui vont au théâtre en Europe, ils sont contents d'assister à des spectacles de qualité. »

« Les problèmes, c'est surtout avec les étudiants. Ils ont une dizaine de troupes au Campus qui toutes montent des textes en français. Ils nous accusent de faire du folklorisme. Quand on a monté *Le Malade Imaginaire* de Molière, il y avait parfois quelques phrases en swahili. Et bien les étudiants nous insultaient « c'est assez ! voyons ! »

Molière c'était en 1974 à l'occasion du tricentenaire. Mais enfin ! Pourquoi Molière ? Ils devancent notre question.

« Molière a été canonisé, analysé, disséqué, mais en dépit de cela son théâtre reste vivant, populaire, universel... »

Jill c'était Toinette dans la pièce. Elle me montre Mwelwa, lui c'était le Malade « A un moment, quand il me tape, c'était comme un match de football. Les gens étaient fous ».

« ... A New York nous avons assisté à une séance de « Street Theatre » au bord de Harlem. Sganarelle, Martine, Géronte installaient leurs tréteaux aidés par les gosses du quartier. Ils préparaient un *Médecin Malgré Lui* porto-ricain...

... Pour nous, c'était une épreuve inévitable pour ceux qui doivent rester comédiens et aussi un enrichissement personnel.

Cette parenthèse classique nous a permis aussi d'assurer la survie matérielle de la troupe. Les tournées de 73 à Kinshasa et à Liège pour le Festival de la Francité nous avaient apporté des encouragements mais non des subsides. Nous avons accepté l'offre du Centre Culturel Français de Lubumbashi d'engager la troupe pour un montage de Molière.

... Et puis, en tout lieu on doit pouvoir impunément de temps en temps – tous les cent ans par

exemple – rendre hommage à cet « homme-fait-théâtre » qui a tant lutté pour son art ».

Des projets maintenant. Une tournée peut-être à la fin de l'année en Afrique de l'Est : Rwanda, Burundi, Tanzanie, Kenya. Mais encore ? On sent comme un grand secret qu'ils veulent retenir mais qui prend trop de place. Chacun voudrait que l'autre commence à « vendre la mèche ».

Denis Franco va le faire. Franco, quand il parle, il faut se mettre tout près pour l'entendre. Il a une façon de vous murmurer ce qu'il veut ou ce qu'il croit, qu'il exige une grande attention. C'est peut-être là le secret de sa réussite avec ses amis africains, le secret de la réussite d'une rencontre entre une réflexion critique sur le théâtre occidental et une immense faim de « ressourcement » chez ces jeunes Zaïrois : cette façon presque silencieuse d'aller à l'essentiel à propos des choses de la vie et du théâtre.

Alors ce projet « Ce sera un film muet. Il y sera question d'un

homme entraîné par une femme dans une ville qui n'existe pas... Enfin si c'est possible... » Je n'en saurai pas plus.

A deux heures du matin, après le spectacle, nous étions encore avec les comédiens à boire de la bière et à nous enivrer des rythmes stéréophoniques de petits orchestres locaux. C'était dans une buvette d'un quartier ouvrier, la veille de la Fête du Travail.

D'exubérantes pauvres femmes partageaient leur tendresse et leur danse avec des hommes guère plus riches. A l'horizon, l'usine enveloppée de brume avait quelque irréel, il m'a semblé que la ville que j'avais vue le jour n'avait jamais existé et que les cheminées de la Gécamine avaient perdu toute assurance et s'étaient mises à danser.

Il était sûrement un peu tard, ou peut-être trop tôt. Qui sait si le Mwondo continue à battre et à résonner ?

Jean-François Lanteri

... de la F.I.P.F. (*)

Journées Pédagogiques 25-26 juin 1976

Les journées pédagogiques que la F.I.P.F. organise à la fin de l'année scolaire se sont tenues les 25 et 26 juin 1976 au C.I.E.P. de Sè-

vres (1). Elles ont réuni cent quatre professeurs de français langue maternelle ou étrangère de vingt-quatre pays différents (Belgique,

(*) F.I.P.F. : Fédération internationale des Professeurs de français.

(1) C.I.E.P. : Centre international d'Études pédagogiques.

Bénin, Danemark, Égypte, Espagne, Finlande, France, Ghana, Grande-Bretagne, Grèce, Inde, Irlande, Israël, Italie, Liban, Pays-Bas, Pologne, Québec, R.F.A., Suède, Suisse, Thaïlande, U.S.A., Yougoslavie). Les délégués de dix-huit associations membres de la F.I.P.F. avaient tenu à participer à ces journées conçues comme un véritable « banc d'essai » pour les thèmes du Quatrième Congrès mondial de leur fédération (Bruxelles, été 1978).

Voici les trois grands sujets d'actualité soumis à la réflexion des participants :

- Bilan critique des méthodes actuelles d'enseignement du français langue étrangère ;
- Diversité du français langue de communication ;
- Cultures d'expression française : civilisations et littératures.

● Bilan critique des méthodes actuelles d'enseignement du français.

Les difficultés et les désillusions rencontrées souvent dans l'application des méthodes de type « audio-visuel » ou « audio-oral », le déplacement des thèmes didactiques à la mode (linguistique en perte de vitesse, montée de la psycho et de la socio-linguistique et d'une certaine pédagogie générale) ont pour conséquence :

- une lecture critique de ces méthodes auxquelles il est reproché de faire une trop grande place à l'oral, de négliger les contenus culturels, d'imposer une langue normalisée et de ne pas donner sa vraie place à l'apprenant ;
- une tendance à des pratiques traditionnelles - tendance dont les motivations profondes doivent être examinées de façon, elle aussi, critique ;

- des craintes devant les bouleversements qu'annoncent ces remises en question ? Va-t-on jeter les manuels, renoncer à tout programme préétabli, se fier à la créativité de chaque enseignant.

Des groupes d'étude furent invités à confronter leurs points de vue à l'intérieur de la problématique ainsi posée. Une réunion de tous les groupes ne permit pas d'apporter de conclusions mais **l'on convint que l'époque actuelle est celle d'une troisième génération de la didactique des langues, succédant aux méthodes dites nouvelles (audio-visuelles, ou audio-orales), lesquelles s'opposaient elles-mêmes aux méthodes dites traditionnelles.**

● Diversité du français langue de communication.

Les travaux du premier thème du congrès de la Nouvelle-Orléans (décembre 1975) (1) ont amené la F.I.P.F. à mieux poser la question des finalités de l'enseignement du français en tenant compte de ce qui se passe **hors de la classe**, à la fois dans l'espace (milieu socio-culturel de l'apprenant) et dans le temps (son avenir). Le divorce est grand aujourd'hui, en France, entre le français parlé et le français de l'école dont le modèle demeure - malgré certaines tentatives - la langue écrite. On évoqua l'infinité de problèmes qui se posent à l'enseignant désireux de donner place à une langue orale authentique. Y a-t-il une norme du français parlé ? Comment passer de l'oral à l'écrit ? Privilégier l'oral n'est-ce pas favoriser les stéréotypes des médias, risquer de valoriser ainsi un certain narcissisme ? Les professeurs de français langue étrangère qui constituaient la majorité

de l'auditoire ont découvert, à cette occasion, que l'enseignement du français langue maternelle connaît lui aussi des remises en question dont ils peuvent avoir eux-mêmes à tirer profit. Il fut ensuite procédé à une clarification en distinguant les pistes indiquées par le français scientifique et technique d'une part, le français instrumental de l'autre, enfin en présentant l'approche fonctionnelle du français.

● Cultures d'expression française hors de France : Civilisations et littératures.

Ce thème a regroupé, sur le plan des contenus de l'enseignement, deux approches que l'on doit considérer non comme opposées mais comme complémentaires en ce qui concerne la fabrication d'un matériel pédagogique spécifique :

- Comment vivent les Français en 1976 dans leur environnement quotidien ?
- Comment motiver à partir de là de jeunes étrangers (fin de niveau 1) ?

Qu'il s'agisse de ce que recouvre exactement cette « troisième génération » des méthodes d'enseignement du français, de la prise en compte de ce qui existe « hors de l'école » lorsqu'on s'interroge sur les objectifs et les finalités de cet enseignement, ou des deux approches complémentaires que constituent littératures et civilisations quand on s'intéresse aux réalités qui s'expriment aujourd'hui en diverses parties du monde en français, les trois sujets proposés aux participants ont paru assez féconds pour mériter d'être mis à l'étude au sein de la F.I.P.F. (dans ses associations membres au cours de leurs activités pédagogiques dans de petits groupes de travail) d'ici son quatrième Congrès mondial.

(1) Cf. : *Recherche, Pédagogie et Culture*, vol. IV, n°s 23/24.